

d'un homme, par cette vilaine chose, qui est aussi très douce, quelquefois ! Lui, vous le connaissez. C'est un beau, un beau de cercle, — les pires des beaux. Ceux-là, au fond, n'ont jamais d'affection durable que pour les filles qui sont les vraies femelles des clubmen. Ils ont des habitudes de caquetages polissons et de caresses dépravées. Il leur faut du nu et de l'obscène — paroles et corps — pour les attirer et les retenir... — A moins que,... à moins que les hommes, vraiment, soient incapables d'aimer longtemps la même

femme. Enfin, je sentis bientôt que je lui devenais indifférente, qu'il m'embrassait... avec négligence, qu'il me regardait... sans attention, qu'il ne se gênait plus devant moi... pour moi, dans ses manières, dans ses gestes, dans ses discours. Il se jetait au fond des fauteuils avec brusquerie, lisait le journal aussitôt rentré, haussait les épaules et criait : « Je m'en fiche un peu », quand il n'était pas content. Un jour enfin, il bâilla en étirant ses bras. Ce jour-là je compris qu'il ne m'aimait plus ; j'eus un gros chagrin, mais je souf-

fris tant que je ne sus pas être coquette comme il le fallait et le reprendre. J'appris bientôt qu'il avait une maîtresse, une femme du monde, d'ailleurs. Alors nous avons vécu comme deux voisins, après une explication orageuse.

JACQUES DE RANDOL.

Comment? Une explication?

MADAME DE SALLUS.

Oui.

JACQUES DE RANDOL.

A propos de... sa maîtresse.

MADAME DE SALLUS.

Oui et non... C'est très difficile à dire... Il se croyait obligé,... pour ne pas éveiller mes soupçons, sans doute,... de simuler, de temps en temps,... rarement,... une certaine tendresse, très froide d'ailleurs, pour sa femme légitime... qui avait des droits à cette tendresse... Eh bien!... je lui ai signifié qu'il pourrait s'abs-

tenir à l'avenir de ces manifestations politiques.

JACQUES DE RANDOL.

Comment lui avez-vous dit ça?

MADAME DE SALLUS.

Je ne me le rappelle pas.

JACQUES DE RANDOL.

Ça a du être très amusant.

MADAME DE SALLUS.

Non... Il a d'abord paru très surpris. Puis je lui ai débité une petite

phrase apprise par cœur, bien préparée, où je l'invitais à porter ailleurs ses fantaisies intermittentes. Il a compris, m'a saluée très poliment, et il est parti,... pour tout à fait.

JACQUES DE RANDOL.

Jamais revenu ?

MADAME DE SALLUS.

Jamais.

JACQUES DE RANDOL.

Il n'a jamais essayé de vous parler de son affection ?

MADAME DE SALLUS.

Non,... jamais!

JACQUES DE RANDOL.

L'avez-vous regretté?

MADAME DE SALLUS.

Peu importe. Ce qui importe, par exemple, c'est qu'il a eu d'innombrables maîtresses, qu'il entretenait, qu'il affichait, qu'il promenait. Cela m'a d'abord irritée, désolée, humiliée; puis j'en ai pris mon parti; puis, plus tard, deux ans plus tard,... j'ai pris un amant,... vous,... Jacques.

JACQUES DE RANDOL, lui baisant la main.

Et moi, je vous aime de toute mon âme, Madeleine.

MADAME DE SALLUS.

Tout ça n'est pas propre.

JACQUES DE RANDOL.

Quoi?... tout ça?...

MADAME DE SALLUS.

La vie,... mon mari,... ses maîtresses,... moi... et vous.

JACQUES DE RANDOL.

Voilà qui prouve, plus que tout,
que vous ne m'aimez pas.

MADAME DE SALLUS.

Pourquoi?

JACQUES DE RANDOL.

Vous osez dire de l'amour : « ça
n'est pas propre ! » Si vous aimiez,
ce serait divin ! Mais une femme
amoureuse traiterait de criminel et
d'ignoble celui qui affirmerait une
pareille chose. Pas propre, l'amour !

MADAME DE SALLUS.

C'est possible ! Tout dépend des
yeux : je vois trop.

JACQUES DE RANDOL.

Que voyez-vous ?

MADAME DE SALLUS.

Je vois trop bien, trop loin, trop
clair.

JACQUES DE RANDOL.

Vous ne m'aimez pas.

MADAME DE SALLUS.

Si je ne vous aimais pas... un

peu,... je n'aurais aucune excuse de
m'être donnée à vous.

JACQUES DE RANDOL.

Un peu... Juste ce qu'il faut pour
vous excuser.

MADAME DE SALLUS.

Je ne m'excuse pas : je m'accuse.

JACQUES DE RANDOL.

Donc, vous m'aimiez... un peu,...
alors,... et vous ne m'aimez plus.

MADAME DE SALLUS.

Ne raisonnons pas trop.

JACQUES DE RANDOL.

Vous ne faites que cela.

MADAME DE SALLUS.

Non; mais je juge les choses ac-
complies. On n'a jamais d'idées justes
et d'opinions saines que sur ce qui
est passé.

JACQUES DE RANDOL.

Et vous regrettez?...

MADAME DE SALLUS.

Peut-être.

JACQUES DE RANDOL.

Alors, demain?...

MADAME DE SALLUS.

Je ne sais pas.

JACQUES DE RANDOL.

N'est-ce rien de vous être fait un
ami qui est à vous corps et âme?

MADAME DE SALLUS.

Aujourd'hui.

JACQUES DE RANDOL.

Et demain.

MADAME DE SALLUS.

Oui, le demain d'après la nuit,
mais pas le demain d'après l'année.

JACQUES DE RANDOL.

Vous verrez... Alors, votre mari?...

MADAME DE SALLUS.

Cela vous tracasse?

JACQUES DE RANDOL.

Parbleu.

MADAME DE SALLUS.

Mon mari redevient amoureux de
moi.

JACQUES DE RANDOL.

Pas possible!

MADAME DE SALLUS.

Encore !... Êtes-vous insolent !
Pourquoi pas ? mon cher.

JACQUES DE RANDOL.

On devient amoureux d'une femme, avant de l'épouser, on ne redevient point amoureux de sa femme.

MADAME DE SALLUS.

Peut-être ne l'avait-il pas été jusqu'ici.

JACQUES DE RANDOL.

Impossible qu'il vous ait connue sans vous avoir aimée, à sa manière... courte et cavalière.

MADAME DE SALLUS.

Peu importe. Il se met ou se remet à m'aimer.

JACQUES DE RANDOL.

Vrai, je ne comprends pas. Racontez-moi.

MADAME DE SALLUS.

Mais je n'ai rien à raconter ; il me

fait des déclarations et m'embrasse, et me menace de... de... son autorité. Enfin je suis très inquiète, très tourmentée.

JACQUES DE RANDOL.

Madeleine, ... vous me torturez.

MADAME DE SALLUS.

Eh bien ! et moi, croyez-vous que je ne souffre pas ? Je ne suis plus une femme fidèle puisque je vous appartiens ; mais je suis et je resterai un cœur droit. — Vous ou lui. — Jamais vous et lui. Voilà ce qui est pour

moi une infamie, la grosse infamie des femmes coupables ; ce partage qui les rend ignobles. On peut tomber, parce que, ... parce qu'il y a des fossés le long des routes et qu'il n'est pas toujours facile de suivre le droit chemin ; mais, si on tombe, ce n'est pas une raison pour se vautrer dans la boue.

JACQUES DE RANDOL, lui prenant et lui baisant les mains.

Je vous adore.

MADAME DE SALLUS, simplement.

Moi aussi, je vous aime beau-

coup, Jacques, et voilà pourquoi j'ai peur.

JACQUES DE RANDOL.

Enfin !... merci... Voyons, dites-moi, depuis combien de temps est-il atteint de... cette rechute ?

MADAME DE SALLUS.

Mais, depuis... quinze jours ou trois semaines.

JACQUES DE RANDOL.

Pas davantage ?

MADAME DE SALLUS.

Pas davantage.

JACQUES DE RANDOL.

Eh bien ! votre mari est tout simplement... veuf.

MADAME DE SALLUS.

Vous dites ?

JACQUES DE RANDOL.

Je dis que votre mari est en disponibilité et qu'il tâche d'occuper avec sa femme ses loisirs passagers.

MADAME DE SALLUS.

Moi, je vous dis qu'il est amoureux de moi.

JACQUES DE RANDOL.

Oui, ... oui... Oui et non... Il est amoureux de vous... et aussi d'une autre... Voyons, ... il est de mauvaise humeur, n'est-ce pas?

MADAME DE SALLUS.

Oh! d'une humeur exécrable.

JACQUES DE RANDOL.

Voilà donc un homme amoureux de vous et qui manifeste cette reprise de tendresse par un caractère insupportable, ... car il est insupportable, n'est-ce pas?

MADAME DE SALLUS.

Oh! oui, insupportable.

JACQUES DE RANDOL.

S'il était pressant avec douceur, vous n'en auriez pas peur ainsi. Vous vous diriez : « J'ai le temps » et puis il vous inspirerait un peu de pitié, car on a toujours de l'apitoiement pour l'homme qui vous aime, fût-il votre mari.

MADAME DE SALLUS.

C'est vrai.

JACQUES DE RANDOL.

Il est nerveux, préoccupé, sombre ?

MADAME DE SALLUS.

Oui, ... oui...

JACQUES DE RANDOL.

Et brusque avec vous, ... pour ne pas dire brutal ? Il réclame un droit et n'adresse pas une prière ?

MADAME DE SALLUS.

C'est vrai...

JACQUES DE RANDOL.

Ma chère, en ce moment, vous êtes un dérivatif.

MADAME DE SALLUS.

Mais non, ... mais non.

JACQUES DE RANDOL.

Ma chère amie, la dernière maîtresse de votre mari était M^{me} de Bardane qu'il a lâchée, très cavalièrement, voici deux mois, pour faire la cour à la Santelli.

MADAME DE SALLUS.

La chanteuse?

JACQUES DE RANDOL.

Oui. Une capricieuse, très habile, très rusée, très vénale, ce qui n'est pas rare au théâtre, ... dans le monde non plus, d'ailleurs...

MADAME DE SALLUS.

C'est pour cela qu'il va sans cesse à l'Opéra!

JACQUES DE RANDOL, riant.

N'en doutez pas.

MADAME DE SALLUS, songeant.

Non, ... non, vous vous trompez.

JACQUES DE RANDOL.

La Santelli résiste et l'affole. Alors, ayant le cœur plein de tendresse, sans débouché, il vous en offre une partie.

MADAME DE SALLUS.

Mon cher, vous rêvez!... S'il était amoureux de la Santelli, il ne me dirait pas qu'il m'aime... S'il était

éperdument préoccupé de cette cabotine, il ne me ferait pas la cour, à moi. S'il la convoitait violemment, enfin, il ne me désirerait pas, en même temps.

JACQUES DE RANDOL.

Ah ! comme vous connaissez peu certains hommes ! Ceux de la race de votre mari, quand une femme a jeté en leur cœur ce poison, l'amour, qui n'est pour eux que du désir brutal, quand cette femme leur échappe, ou leur résiste, ils ressemblent à des chiens devenus enragés. Ils

vont devant eux, comme des fous, comme des possédés, les bras ouverts, les lèvres tendues. Il faut qu'ils aiment n'importe qui, comme le chien ouvre la gueule et mord n'importe qui, n'importe quoi. La Santelli a déchainé la bête et vous vous trouvez à portée de sa dent, prenez garde. Ça, de l'amour ? non ; si vous voulez, c'est de la rage.

MADAME DE SALLUS.

Vous devenez injuste pour lui. La jalousie vous rend méchant.